

« *Alles nur Gegenbewegung* »

À propos du dépassement de la métaphysique^{*}

Maurizio Borghi

« Le temps viendra où – au nom de *doctrines philosophiques fondamentales* – le combat pour la maîtrise de la terre sera mené »

(F. Nietzsche)

« Ils se représentent [...] le lieu du combat pour la domination du monde comme un lieu purement spatial et non réagissant »

(Ch. Péguy)

« Mais derrière ce combat règne un litige dans lequel la pensée occidentale elle-même est enchevêtrée avec elle-même »

(M.
Heidegger)

À la fin du sixième aphorisme de la *Überwindung der Metaphysik*, Heidegger écrit :

Depuis la mort d'Hegel (1831) il n'y a que du contre-mouvement, pas seulement en Allemagne, mais en Europe.¹

Cette phrase nous parle de ce qui nous empêche de comprendre ce qu'est le dépassement de la métaphysique. De le comprendre véritablement, c'est à dire d'en avoir une expérience qui soit à sa hauteur et pas seulement une représentation plus ou moins correcte.

Seit Hegels Tod ist alles nur Gegenbewegung. La phrase contient tant un diagnostic qu'une indication. Le diagnostic touche à notre situation présente, à savoir la situation

^{*} Texte prononcé au Colloque international *La «2^{ème} oeuvre principale» de Martin Heidegger: Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*, Université de Lausanne, 20 May 2004. L'auteur remercie Charlotte Franzoni et Hadrien France-Lanord pour l'amicale collaboration dans la version de ce texte en français.

où se trouvent le penser et l'agir humains dans l'époque qui est la nôtre. Dans notre époque, tout est seulement mouvement d'opposition contre..., contre-mouvement. Ce diagnostic ne s'arrête pas à remarquer la présence de mouvements d'opposition dans différents domaines de l'agir et du penser humains (philosophie, politique, art, culture, religion,...) ; il affirme, plutôt, que le contre-mouvement est le *ton fondamental de l'époque présente*. Du point de vue de la computation historique – et l'on en vient à l'indication – cette époque a une date de commencement : 1831, la date de la mort d'Hegel.

Mais que signifie le fait que le contre-mouvement soit, à l'époque présente, le ton fondamental de tout penser et de tout agir ? Pour comprendre le sens de ce diagnostic, il ne reste plus qu'à le mettre à l'épreuve. Nous le mettrons à l'épreuve de la façon la plus directe, à savoir en envisageant la façon dont nous-mêmes nous comprenons spontanément le sens de la phrase citée.

« Depuis la mort d'Hegel... ». Que signifie : « depuis » ? La question paraît tellement triviale qu'on est presque gêné d'avoir à y répondre. Tout le monde le sait : « depuis » signifie « à partir d'un moment donné » ; on pourrait également dire « après ». Et tout comme il y a des « après dîner » et des « après guerre » (et même des « après ski »), pourquoi n'y aurait-il pas également un « après Hegel » ou un « après Heidegger », de la même manière qu'il y a aura forcément un « après nous » dont nous sommes les « avant » ? En l'occurrence, le fait suivant est désormais un acquis de la vulgate philosophique contemporaine: il y a eu Hegel, il y a eu toute la métaphysique, puis Heidegger a dépassé la métaphysique et nous sommes dans l'époque post-métaphysique.

Mon propos n'est pas de discuter le bien-fondé de ce cliché, mais seulement de demander : où prend-il sa source ? et comment peut-il finalement nous apparaître – nous apparaître à nous tous – comme recevable ? Discutable, bien sûr, et peut être amendable, mais nullement absurde ou aberrant ? D'où vient son indéniable force de frappe ?

¹ Martin Heidegger, *Vorträge und Aufsätze*, Günther Neske : Pfullingen, 1954, p. 72.

Répétons le refrain : il y a eu Hegel, il y a eu toute la métaphysique, puis avec et par Heidegger – un peu « avec » et un peu « par » lui – on a dépassé la métaphysique, et nous, nous sommes dans l'époque *post-métaphysique*.

« Leur histoire est bien simple », écrit Charles Péguy dans la *Note conjointe sur M. Descartes* : « Il y avait une fois, disent-il, le monde moderne. Bergson est venu et a déblayé le monde moderne. Nous venons et nous déblayons Bergson. Il ne reste que nous »². Ce que dit ici Péguy à propos des lecteurs dogmatiques de Bergson – à savoir, comme il le lui écrit dans une lettre, l'homme qui a réouvert aux Français « les sources de la vie spirituelle » – peut bien nous parler à nous autres, qui prétendons être des lecteurs de Heidegger et, à travers et grâce à Heidegger, des lecteurs de la métaphysique. « Il n'y a plus de monde moderne, puisque Bergson l'a déblayé. Et il n'y a plus de Bergson, puisque nous l'avons déblayé ». C'est ce qu'écrivait Péguy en 1914. Il n'est point difficile de reconnaître que c'est le même mécanisme qui nous emporte aujourd'hui quand nous nous référons à Heidegger et à la métaphysique. Un « admirable mécanisme », dit encore Péguy, qui est « une conception de joueurs de dominos. Le monde moderne a mis le double six. Bergson a mis le six et le blanc. Et eux ils mettent le double blanc » – mais dans un jeu de dominos « où on retirerait les anciens à mesure que l'on mettrait les nouveaux. De sorte qu'il n'y aurait jamais qu'un seul domino sur la table. »³ Voilà ce qu'écrivait Péguy il y a quatre-vingt-dix ans. Entre temps, ce bizarre jeu de dominos à perpète est devenu la base universelle de l'apprentissage de la philosophie dans le monde entier.

Que s'est-il passé ? Péguy a touché du doigt la réalité d'un phénomène qu'Heidegger, cinquante ans plus tard, nommera « l'entrée de la pensée dans la dimension de la dialectique »⁴ – phénomène dont le contre-mouvement comme ton fondamental est l'une des conséquences essentielles.

Mais avant de nous engager dans cette question, écoutons encore ce que dit Péguy :

Rien n'est aussi faux, rien n'est aussi intellectuel, rien n'est aussi arbitraire que cette idée moderne [...] que quand on soutient de la main une muraille chancelante on crée

² Charles Péguy, *Œuvres en prose complètes*, vol. III, éd. présentée, établie et annotée par Robert Burac, Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1992, p. 1446.

³ *Ibidem*, p. 1448.

⁴ Martin Heidegger, *Gesamtausgabe*, Bd. 79 (*Bremer und Freiburger Vorträge*), hrsg. von Petra Jaeger, Frankfurt/a.M. : Klostermann, 1994, p. 82.

un état de fait, une situation statique et stable dont ensuite il n'y a pas à s'occuper. Un état enregistrable et enregistré. Ce que je dis, c'est qu'il faut toujours s'en occuper. Il faut toujours s'occuper de la muraille. Et il faut toujours s'occuper de la main. Si on ne s'en occupe plus, la muraille (re)tombe. [...] Pour parler le langage de la comptabilité, ce n'est point une affaire passée par l'histoire. C'est une affaire qui est constamment dans le présent, qui à chaque instant est dans l'instant. En réalité à chaque instant la main soutient. Et en réalité à chaque instant la muraille retombe. Toute faiblesse de la main est acquise à la chute.⁵

« Ce n'est point une affaire passée par l'histoire », dit Péguy. Heidegger, de son côté, dira que « nous sommes submergés par un afflux d'histoire, et seulement rarement nous repérons le regard capable de se relâcher jusqu'à la *Geschichte* »⁶. Telle est la situation envers tous les « depuis » constitutifs, y compris donc ce « depuis Hegel » dont nous parle Heidegger dans la phrase citée au début.

Passé par l'histoire, le « depuis » devient, dans une succession de faits enregistrables, l'enregistrement du passage, déjà passé, à l'état successif, en conséquence d'un fait qui est pris comme point de repère. De cette façon, le nouvel « état de fait » est susceptible d'acquérir une appellation qui soit adaptée à cet enregistrement, de sorte qu'on aura tous les « après » et les « post- » – ainsi que les « avant » et les « ante- » – que l'on voudra. L'appellation est ici, en réalité, une pure opération d'étiquetage, dont le but est de signaler, dans l'afflux permanent d'histoire qui nous « submerge », des unités de sens à fonctionner en tant que bien d'échange ou marchandise dans le circuit du on-dit intellectuel.

Mais à l'histoire – cette « idée moderne » qu'il n'existe que des états de fait dont il n'y a plus à s'occuper – s'oppose la *réalité*. La réalité, elle, n'est en rien historique. Pour s'en rendre compte, et pour ouvrir nos oreilles au phénomène qui nous inquiète, il suffit d'écouter ce que disent nos langues quand elle nomment ce que nous, obstinément, nous entendons historiquement comme enregistrement d'un passage entre des états de fait. Laissons l'allemand nous ouvrir la route. Qu'est-ce que la préposition « *seit* » ? Elle vient d'une racine indo-européenne **sē[i]-* qui donne *serere* au latin et *säen* en allemand : semer, ensemer. De là, par ce que les dictionnaires appellent des glissement de sens, on passe du sens de jeter, éparpiller, répandre (la semence) à celui de délivrer, laisser aller, laisser la prise, relâcher, d'où enfin le sens

⁵ Charles Péguy, *Œuvres*, cit., pp. 1452-54.

⁶ Martin Heidegger, *Gesamtausgabe*, Bd. 79, cit., p. 84.

de traîner, tarder, hésiter, qu'on retrouve soit dans le latin *setius* (« plus tard » ou « trop tard ») soit, précisément, dans l'allemand *seit*. Donc *seit* signifie justement « plus tard que... », c'est-à-dire « postérieurement à... », mais uniquement à partir du trait original du : tarder étant laissé aller après être jeté. Seul ce qui a été relâché peut tarder, et seul ce qui tarde peut être un « plus tard ». Si cela est vrai, alors il faut bien reconnaître que tout ce qui, simplement, « se passe » ne donne pas forcément lieu à un véritable *seit*, n'est donc pas lui-même nécessairement – si on peut le dire ainsi – *seithaft*. Pour le dire en une formule : *seithaft*, à savoir ce qui, étant une fois jeté à l'encontre, et ainsi relâché, tarde encore. On reconnaît ici le sens propre de la préposition française « dès », qui signifie « hors de ... », mais il faut bien reconnaître que l'allemand est ici – au moins parmi les langues modernes – inégalée.

Répétons donc le sens propre de *seit* : étant une fois jeté à l'encontre, et ainsi relâché, encore tardant, hésitant. Rien d'historique y est signifié. Pour le montrer, et pour éclairer le phénomène dont il est ici question, laissons nous guider par le mot qui vient d'être évoqué, c'est à dire le mot « hésitation ». Hésiter ne signifie point se bercer dans l'incertitude ou dans le doute, atermoyer et tergiverser, être en éternel état de perplexité. Ces derniers ne sont que les sens auxquels l'a réduit l'usage courant. Le verbe latin *haesitare* est un intensif de *haerere* : « être attaché à... », « être arrêté ». L'hésitation n'est donc pas l'indécision, et pas même le fait de différer une décision : elle est plutôt, dans tout penser et agir humains, l'instant de l'arrêt dans la proximité de ce dont on est, à chaque fois, appelés à s'arrêter. Ça fait partie de l'être même de cet arrêt que son aboutissement soit imprévisible, et dans ce sens l'hésitation est bien la tenue la plus délicate au sein de laquelle peut surgir quelque chose comme un commencement. Ce commencement peut prendre aussi la forme de ce qui surgit « sans hésitation » (comme lorsqu'on dit : j'accepte *sans hésiter* votre invitation), où toutefois le « sans » ne renvoie nullement à un pure et simple vide, mais bien plutôt à la netteté d'une résolution où vient d'être achevé ce qui n'attendait que d'être achevé. De même, en ce qui concerne le doute et l'incertitude, c'est seulement là où ils s'enracinent sur un fond d'hésitation (et ils ne sont donc pas purement et simplement référés à eux mêmes), qu'il peuvent donner lieu à une véritable tension vers un achèvement.

Résumons en disant : l'hésitation est la promesse ferme d'un commencement en tant qu'accomplissement de ce qui n'attend que d'être accompli.

Si cela est vrai, alors il faut aussi reconnaître que ce qui « encore hésite » – ce dont nous disons « *seit...* », « *dès...* », « *depuis...* » – c'est tout autre chose qu'un écho, de plus en plus faible, d'un fait passé (à savoir, comme le dit Péguy : « *passé par l'histoire* »). Ce qui « encore hésite » n'est en rien historique : c'est, à l'inverse, ce qui à chaque instant *se présente*, en réclamant un accomplissement. Il *se présente* – c'est-à-dire : il *est*, au plein sens du mot, toujours *présent*, en tant que ce qui demande une résolution. Cette demande, ainsi que la promesse de commencement qui s'y recèle, *est* à chaque instant : elle est chaque jour à neuf, elle est on ne peut plus présente, à savoir qu'elle est *future*. La « chose » la plus présente parmi les choses présentes, c'est bien le futur.

Rien de ce qui est proprement humain ne peut être commencé pour de bon là où le futur est obstrué. L'histoire – cette « idée moderne » qu'il y a des états de fait dont on peut ne plus s'occuper – est l'obstruction méthodique de toute ouverture vers l'humain. Comme le dit Heidegger dans *Besinnung* : « l'homme ne devient constitutivement *geschichtlich* que là où il a dépassé l'histoire, et notamment l'histoire sous toutes ses modalités. »⁷ *Geschichtlich* – à savoir : pleinement capable de prendre en charge sa *Geschichte*. Non pas : son « histoire », mais : sa *Geschichte* – l'encore hésitant surgissement de ce dont l'être humain doit, à chaque génération, répondre, sous peine de perdre sa propre humanité. Lorsque l'« histoire » devient la seule possibilité d'avoir rapport à la *Geschichte*, l'être humaine se trouve face à une menace tout à fait singulière, dont la singularité consiste en l'occurrence dans le fait d'apparaître comme *l'exact contraire* d'une menace, c'est à dire comme une tentation. Ce qui nous ramène à notre question de départ : qu'est-ce que le contre-mouvement comme ton fondamental de notre époque présente ?

Ce qui est *seit Hegels Tod*, « depuis la mort d'Hegel », ce qui, étant une fois jeté à l'encontre, hésite encore (et donc, pas encore accompli, nous attend), est ce qui nous empêche d'entendre ce qui, pourtant, nous appelle. L'un des traits les plus pernicious

du contre-mouvement est notamment le refoulement du rapport à l'origine. La première opération que tout contre-mouvement doit amorcer, est bien d'étouffer l'apparition de ce qui, en se montrant, montrerait que le contre-mouvement est d'un bout à l'autre dominé par cela. La source du contre-mouvement, son origine, ne doit donc apparaître qu'à la lueur du contre-mouvement lui-même – par exemple, en tant que point de départ d'un processus. Ainsi, alors que le contre-mouvement s'attache à effacer sa source, l'origine se voit finalement couper la parole. De sorte que les contre-mouvements trouvent dans l'historisme l'allié le plus précieux. Une fois engagé au service du contre-mouvement, l'historisme devient *total* : rien ne peut plus échapper à sa prise, donc rien ne peut plus se montrer sinon historiquement, sous peine de dévoilement du contre-mouvement lui-même. De cette façon, plus un phénomène est de source – à savoir : chaque fois nouveau, et donc en son être rétif à tout saisissement historique – plus il sera desséché et enfermé dans ce qu'on peut appeler le circuit de l'historisme.

Dans le circuit de l'historisme, devenu total au service du contre-mouvement, la métaphysique apparaît nécessairement comme un événement « relié dans les galeries du passé »⁸, et son dépassement comme un règlement de comptes à l'intérieur de cette espèce de galerie des figures de cire. Le circuit de l'historisme, en altérant préalablement le sens de tout ce qu'il rencontre sur son chemin, ne peut désormais trouver aucun *criterium veritatis* en dehors du fait de *fonctionner*, c'est à dire : de ne pas s'enrayer face à ce qu'il faut à tout prix ne pas laisser se montrer de soi-même. Lorsque l'historisme se trouve engagé dans le seul but de ne pas laisser apparaître tout ce qui pourrait inquiéter sa paisible démarche, on peut bien reconnaître que le contre-mouvement est devenu le ton fondamental du rapport à toute tradition, à savoir : à tout ce que, étant une fois jeté à l'encontre, hésite encore, en réclamant de nous un accomplissement. Historisme et contre-mouvement (dans ses innombrables variantes) ne font qu'un.

La première apparition de cette étonnante alliance – apparition dont Péguy a été, à sa façon, le prophète – a lieu dans ce « mouvement » dont Heidegger a indiqué, dans la

⁷ Martin Heidegger, *Gesamtausgabe*, Bd. 66 (*Besinnung*), hrsg. von Friedrich-Wilhelm von Herrmann, Frankfurt/a.M. : Klostermann, 1997, p. 168.

⁸ Cf. AA. VV. *Metafisica. Il mondo nascosto*, Roma / Bari : Laterza, 1997, p. 194.

« rencontre de la technique dans sa détermination planétaire et de l'être humain des Temps modernes », la « vérité » et la « grandeur interne ». « Grandeur » ici ne signifie rien d'autre que : grandement problématique, à savoir toujours en train d'appeler à s'en occuper. Le mouvement en question, c'est bien sur le nazisme. Mais la rencontre dont parle Heidegger n'est en rien passée par l'histoire comme ce dernier. Car c'est seulement à la faveur d'un contre-mouvement que ce mouvement (en lui-même contre-mouvement au plus haut degré) a été surmonté. Mais surmonter ne signifie guère dépasser. L'œuvre commencée par les nazis dans la « politique » continue aujourd'hui dans la « culture », dans une sorte de renversement au cours duquel – comme le dit encore Heidegger dans *Besinnung* – « l'historisme politique est sacrifié au nom de l'historisme historique-culturel. » Mais l'homme ne devient *geschichtlich* que là où l'histoire est dépassée *sous toutes ses modalités*. Un dépassement qui est en soi-même *die Überwindung der Vermenschung des Menschens*⁹ – disons : « le dépassement de l'hominisation de l'être humain. »

⁹ Martin Heidegger, *Gesamtausgabe*, Bd. 66, cit., p. 168.